

Dès la naissance, l'Histoire

Marc Quaghebeur



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/438>

DOI : 10.4000/elh.438

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 122-130

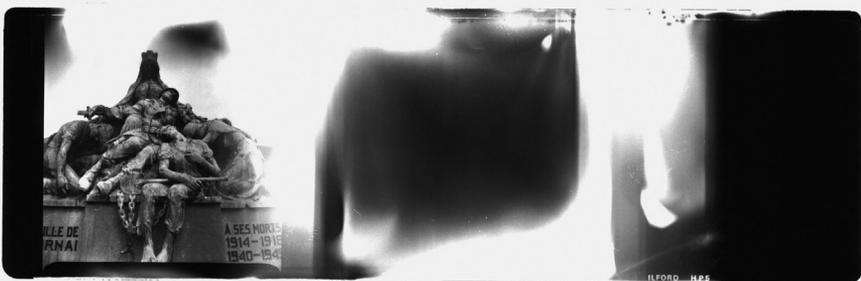
ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Marc Quaghebeur, « Dès la naissance, l'Histoire », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/438> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.438>

Marc Quaghebeur, Les
Carmes du Saulchoir,
sept promenades avec le
photographe Marc Trivier.
Ensemble photographique
de Marc Trivier – doc.
AML.



Dès la naissance, l'Histoire

L'HISTOIRE, J'AI PARFOIS L'IMPRESSON d'y être né. D'y avoir très tôt baigné en tous les cas. Avec un double décalage toutefois, mélange d'éternel et d'hiatus ; d'à côté, malgré tout.

Même s'il l'inclut, cela va bien au-delà du fait d'avoir vu le jour dans ce qu'on appelle des « petits pays ». Comme on sait, ceux-ci sont censés n'avoir ni Histoire ni droit à leur Histoire. Particulièrement s'ils ont le malheur de ne disposer ni de langue propre ni de langue unique, et d'avoir inventé des formes de société civile différentes de celles de l'État-nation *stricto sensu*.

Ma situation dépasse donc la circonstance originelle : être venu au monde dans une ville qui fut au Moyen Âge une cité importante¹ de l'Europe occidentale avant de perdre le rôle et l'importance qui avaient été jusqu'alors les siens, après son absorption dans les anciens Pays-Bas de Charles Quint.

À ces strates d'une mémoire en partie mythologisée, s'en ajoutait une autre, récente, concrète, et physiquement perceptible. En mai 1940, les Allemands avaient cru bon d'user sur Tournai des méthodes testées à Guernica. Ils s'y étaient livrés à un ballet de bombes incendiaires dont l'utilité militaire était nulle. Ne s'agissait-il pas d'affoler les populations civiles qui fuyaient vers la France par le sas de cette ville-frontière ? Et de démoraliser le petit peuple qui avait résisté aux armées impériales en 1914 ?

Une seule maison – ironie de l'Histoire, il s'agit de celle qui fut construite sous Philippe II d'Espagne – demeura debout sur la Grand-Place. Les Archives, l'Évêché, la Bibliothèque des anciens prêtres, le Musée archéologique, l'Hôtel de ville, deux très anciennes églises ainsi que des quartiers presque entiers donnèrent satisfaction aux *stukas* comme aux apprentis sorciers fanatisés par une idéologie de rebouteux convaincus de faire l'Histoire.

1. Soixante mille habitants, dit-on.

Né peu après la fin du conflit, l'enfant que j'étais fut promené en landau puis déambula à petits pas pressés dans une ville historique profondément échançrée. Nettoyée par la barbarie, elle en demeurait incurablement traumatisée. On trouve quelques images de ce désastre dans *Les Carmes du Saulchoir*². Entre l'écoute de pudiques discours de la perte, et les yeux confrontés à une politique de reconstruction de la ville, non pas à l'identique mais au semblable, le jeune pupille percevait également comme une éclipse de l'Histoire.

Les traditions jansénistes, qui continuent de marquer les comportements des uns et des autres dans cette région, ne pouvaient qu'aviver cette forme de conscience. Dans le creux des commentaires, qui confinaient parfois à la mélancolie, continuait toutefois de frémir le rapport des adultes à un espace originaire qui n'était, lui, qu'Histoire. La fondation de la ville ne remontait-elle pas à l'empereur Claude? Tournai n'avait-elle pas vu Clovis partir à la conquête des territoires situés au nord de la Loire? La ville n'avait-elle pas été ensuite le cœur d'un évêché médiéval aux proportions gigantesques dont témoigne encore la superbe cathédrale sauvée des flammes nazies par les prisonniers? Ne fut-elle pas la seule cité libre du royaume de France, et la seule, au nord de la Loire, à être demeurée fidèle au roi de Bourges durant la guerre de Cent Ans?

Indéfiniment retissée par les discours et surtout par leurs interstices, la mémoire était largement faite de renvois à ce qui n'était plus, créant une forme de bulle métaphorique que les destructions matérielles semblaient conforter, voire imposer. De la sorte, la conscience s'ouvrait « naturellement » à la perception des strates de la complexité historique. L'histoire frontalière de Tournai y contribuait tout autant. Cela entraînait toutefois une imbrication constante du mythique et du réel.

Cet être-au-monde se trouvait renforcé par le trajet de mon père. Belge né en France en 1921, et y éduqué pendant quinze ans, il vouait une véritable passion à l'Histoire. N'allait-il pas jusqu'à penser que les livres d'Histoire vieillissaient moins que les romans? Sans cesse il créait des documentations qui me laissent encore pantois aujourd'hui lorsque j'ouvre les armoires de la grande maison familiale. Cette passion, il me l'a tout d'abord transmise en me faisant partager ses lectures d'enfant. Lyautey ou Psichari constituèrent donc pour moi des figures de proue de l'histoire coloniale, plus que Léopold II ou Stanley, dont on m'enseignait certes faits et gestes à l'école. Si mes manuels scolaires me parlaient du roi Albert et de la reine Élisabeth, à la maison, je plongeais dans les pages illustrées de *La Guerre en images, vécue et racontée au jour le jour*, livre de grand format publié à Paris à la Maison de la Bonne Presse, peu après la fin de la Première Guerre

2. Marc Quaghebeur, *Les Carmes du Saulchoir* (avec des photographies de Marc Trivier), L'Éther vague, 1993.



Décembre 1949. Marc Quaghebeur sur le Pont à Pont reconstruit là où se trouve la Rose des Vents avec la Cathédrale en perspective sur l'autre rive de l'Escaut. Coll. privée

mondiale, qui avait bercé les jeunes années de mon père. Le premier disque que je reçus fut un 33 tours consacré à Napoléon. (Quelques années plus tard, mon frère recevait, lui, *Pierre et le loup*.) Je connaissais par cœur ce récit vocal qui m'amena à lire, très jeune, la biographie de Napoléon par Bainville³. Je n'hésitai donc pas à écrire à l'émission radio, *Le Rêve de votre vie*, afin d'effec-

3. Jacques Bainville, *Napoléon*, A. Fayard, 1931.



Décembre 1956. Marc Quaghebeur devant la Tour Henri VIII, dite la Grosse Tour, avec son frère, Philippe, et son amie d'enfance, Martine Delanmay. Coll. privée

tuer un voyage à Sainte-Hélène. Je n'obtins bien sûr aucune réponse.

Une conscience française cohabitait donc avec l'insertion dans une autre Histoire, celle de la Belgique. Ce type de conscience, que certaines particularités de l'inscription tournaisienne renforçaient à maints égards, mon père ne cessait de chercher à la nuancer, en s'efforçant par exemple

d'atténuer les propensions enfantines à la mythification. Reste qu'aux yeux du jeune enfant que j'étais, la réalité belge paraissait secondaire à l'heure du retour aux affaires du général de Gaulle. Et d'autant plus qu'un des anciens commis de mon grand-père paternel, qui passait parfois à la maison, avait fait partie des soldats de Leclerc.

Cette propension typiquement belge à l'auto-dénigrement ou à la minoration était bien pire encore en littérature – le corpus belge ne pouvant bien évidemment qu'être ridicule devant le génie de Malraux ou Camus, Mauriac ou Sartre... Mentalement et discursivement, cela trouait des pans entiers de l'Histoire concrète. Ses coordonnées quotidiennes ne divergeaient-elles pas des diverses mythologies historiques qui baignèrent mes jeunes années? Cela devait en revanche me conduire, progressivement et subtilement, à un regard plus acéré et plus critique sur les différentes facettes de l'Histoire.

Ma fringale de compréhension m'emmenait dans des lectures qui allaient de l'Égypte antique aux relations entre Louis XIII et Richelieu⁴, en passant par les cours de paléontologie donnés au Musée d'archéologie de la ville⁵ par l'abbé Coulon, qui me fit don d'une hache

préhistorique. Ma mémoire enregistrait aussi bien les détails que les enchaînements. Où que j'aie à présent, cette conscience et ce type de questionnement s'imposent toujours dans ma connaissance et ma reconnaissance des lieux. Aussi bien pour l'Histoire ancienne que pour l'Histoire actuelle.

Au plan de la critique littéraire, impossible dès lors d'envisager une approche qui ne tienne aucun compte de l'Histoire. Impossible aussi de me contenter de la vision mythologisante d'un Gustave Lanson ou des aplatissements réifiants d'un Antoine Adam qui caractérisaient une bonne part de l'histoire littéraire traditionnelle et continuent, quoi qu'on en dise, de produire leurs effets. *Le Dieu caché*⁶ de Lucien Goldmann me fut, à l'inverse, une révélation⁷.

Pour un homme né dans la perception quasi physique de la continuité historique et de ses métamorphoses, l'Italie ne devint donc pas pour rien une de ses terres de prédilection. C'est toutefois à ma situation de Belge francophone d'une part, de Tournaisien de l'autre, que je dois ma perception de l'historicité foncière des êtres, des structures et des comportements. Une telle conscience se situa, de plus en plus nettement, à mille lieues des my-

4. Jean Canu, *Louis XIII et Richelieu*, A. Fayard, 1946.

5. L'ancien Mont-de-piété, épargné par les bombes allemandes.

6. Lucien Goldmann, *Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les « Pensées » de Pascal et dans le théâtre de Racine* [1^{re} éd. 1955], Gallimard, 1983.

7. Comme me prodigua bien du bonheur le dernier livre d'Albert Gérard, *Genesis* (1998), consacré à la formation de la pensée et de la littérature occidentales entre Boèce et Charlemagne, ou le récent livre de Giorgio Agamben, *Le Règne et la Gloire*, écrit dans la ligne de l'archéologie foucaldienne.

thologies historiques comme de l'Histoire avec un grand H. D'Elle, il fallut cependant sérieusement se défendre et se déprendre. Notre génération n'était-elle pas encore profondément marquée par la constitution de la marche de l'Histoire qui avait porté le Siècle, et qui inquiète toujours, et plus que jamais, les puissants ?

La mise à mal croissante de cette prégnance et de cette espérance historiques par les technologies et les idéologies de l'immédiat, comme par la hantise de l'image censée être automatiquement significative, n'a fait que renforcer ma conviction de la nécessité de persister dans et avec l'Histoire, en dépit de tout ce qui tend à l'occulter, voire à la dénier. Mais aussi le souci et la joie d'y vivre dans la complicité des complexités ; dans le jeu subtil des temps à la fois longs et courts de l'Histoire. Bref, dans la plongée au cœur de significations et d'enchaînements que les lectures « nationales » des faits ont très souvent déformés. La gestion affairiste du monde qui caractérise l'aujourd'hui comme les bouleversements des pôles de gravité géopolitique ne peuvent que conforter la nécessité d'une telle attitude. Même si elle ne peut aller de pair qu'avec la vieille devise issue du xvi^e siècle des anciens Pays-Bas : « il ne faut pas espérer pour entreprendre ».

L'appartenance à un pays qui ne pourra jamais correspondre au schéma (récent) de l'État-

nation, le fait d'être l'enfant d'une Francophonie originaire qui plus est, m'ont d'autre part permis de travailler et d'agir de plus en plus en ce sens. Cela m'a amené, tout aussi progressivement – et ce ne fut pas simple –, à devoir déconstruire ce que j'appellerais, pour faire court, l'idéologie française. Parfaitement explicable par l'histoire de la construction de la nation française, cette logique altère souvent ou rend peu compréhensibles⁸ bien des Histoires autres que celle des Français. À commencer par celle du pays natal, ce pays auquel je dois mon éducation. Sa complexité est pourtant tout aussi logique – et historique – que celles qui ont fait la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas d'aujourd'hui ou l'Allemagne.

Un travail de fond visant la prise en compte réelle des Francophonies, entreprise à quoi résiste foncièrement – et ce n'est pas un hasard – une bonne part de l'*establishment* littéraire et universitaire de l'Hexagone, m'apparut donc nécessaire. Avec l'espoir, pourquoi le cacher, d'amener ainsi les Français et les Françaises à découvrir que cette perspective, loin de les nier, leur offre en fait un plus. J'ai bien dit les Francophonies, et non pas la Francophonie⁹. Celle-ci existe au travers d'une organisation internationale à laquelle il eût sans doute mieux valu donner un autre nom pour atteindre pleinement

8. Une analyse sérieuse de la façon dont les journaux ou les *media* français rendent compte de ce qui se passe à trois cents kilomètres de Paris serait à la fois révélatrice et souvent peu édifiante.

9. Dès 1992, dans *L'Enseignement de la Francophonie. Actes du 2^e colloque international de Pécs*, publié à Pécs dans les *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale* (n° 3, 1993, p. 51-58), je disais : « Francophonie, ton nom s'écrira avec un "s" à la fin. »

les objectifs politiques qui sont les siens: faire contrepoids à l'hégémonie anglo-saxonne. Tel ne fut pas le choix opéré, ce qui n'est pas non plus le fait du hasard ou des circonstances.

Les historiens s'intéresseront un jour, peut-être, à l'amas de gloses assemblées au fil des décennies pour faire accroire que la langue française constituerait un transcendant absolu de l'Histoire¹⁰, point de vue que j'ai bien sûr partagé à un moment de ma vie. Or ce point de vue, pour enraciné qu'il soit dans la construction de l'image de soi de la France, n'en reste pas moins un fabuleux vecteur de la négation des Histoires. Particulièrement de celles que connurent ou connaissent des pays où le français est une des langues véhiculaires de la vie publique et sociale.

Cette hantise du travail dans l'Histoire, on la retrouve – mais d'une autre façon – dans la revue *Balises*¹¹ que j'anime avec quelques amis. Elle se déploie également du côté de ma création personnelle. Si le cas de figure le plus évident se trouve dans *La Nuit de Yuste*¹², ce livre est loin de

constituer un hapax. *La Nuit de Yuste* découle de ma découverte en 1990¹³ du lieu perdu (en Extrême-madure, du côté de la Sierra de Gredos) dans lequel Charles Quint termina sa vie après diverses abdications, dont celle de Bruxelles, la seule qui fut physique. Tout ce que le mythe romantique nous avait fait accroire (dont la fameuse retraite dans une cellule de moine) tombait en miettes au profit d'une réalité bien plus intéressante. Cette demeure est, en outre, singulièrement révélatrice des clés d'un règne hors normes qu'éclaire cette personnalité. Règne et dessein que les historiens nationaux, qu'ils soient allemands, espagnols ou français, parviennent rarement à prendre à bras-le-corps. Précisément parce qu'il échappe à toute réduction « nationale ».

Ce double versant, personnel et politique, j'ai cherché à le restituer dans ce livre à travers trois monologues intérieurs à l'écriture resserrée, après m'être attentivement penché¹⁴ sur les textes de l'empereur, comme sur la perception exceptionnelle qu'eut de lui le Titien. D'aucuns – Henry

10. Dans ma contribution au volume de Paul Gorceix sur *L'Identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones*, j'ai notamment analysé les effets de ces assertions dans le corpus des commentaires dénégateurs qui accompagnent l'histoire des Lettres belges francophones au xx^e siècle (Marc Quaghebeur, « L'identité ne se réduit pas à la langue », dans Paul Gorceix (éd.), *L'Identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones. Actes du colloque international de Soleure (juin 1993)*, H. Champion, 1997, p. 59-105).

11. Depuis 2001, la revue a publié deux numéros sur *Littérature et poésie*; quatre sur *Crise de vers*; huit sur *Dire le Mal*. Elle paraît chez Didier Devillez éditeur, à Bruxelles.

12. Marc Quaghebeur, *La Nuit de Yuste*, Bruxelles, Le Cormier, 1999.

13. J'en ai donné le récit dans *Comment m'advint La Nuit de Yuste*.

14. Marc Quaghebeur, « Autobiographie d'un prince francophone », *Correspondance*, numéro spécial, *Carlos V y la noción de Europa*, 1994, p. 44-67.

Bauchau en tête (mais il n'est pas le seul) – m'ont dit que j'aurais dû (ou devrais) écrire le roman de Charles Quint. La fiction peut-elle aider à la perception de l'Histoire ? À coup sûr, et il en est plus d'un exemple. Mais peut-on y recourir alors que l'on dispose de tant d'éléments sur ce règne, mais si peu sur cet homme ?

Je ne l'ai en tous les cas pas fait à l'époque. J'ai choisi alors la voie discrète du monologue intérieur. Étais-je trop pris par mes lectures et recherches historiques ? S'agissait-il d'un tabou personnel ? D'un lien trop évident avec l'Histoire pour que je saute le pas ? À d'autres d'en juger.

J'ai montré¹⁵ ailleurs comment, même dans mes poèmes considérés comme « hermétiques » ou « minimalistes », une élaboration poétique, dans laquelle on peut certes lire une forme d'emprise mallarméenne, demeurerait peu compréhensible en dehors de la perception, fût-elle fugace, de la matière historique que ces textes travaillent pour en faire des stèles visuelles. Dans *Clairs obscurs*¹⁶, par exemple, les tableaux de mes « petites proses », ainsi que les a appelées Jean-Claude Pi-

rotte, partent tous d'épisodes vécus ou réels. Elles y renvoient tout en les emmenant vers un univers qui les désanecdote.

L'Histoire passe aussi, me semble-t-il – et parfois d'abord –, par la perception et l'analyse aiguës du détail, comme par la restitution de l'emprise des lieux. La découverte du palais flottant de Charles Quint et du site de Yuste en Espagne fut bien évidemment de cet ordre. Mais la plupart des situations relayées et transfigurées dans *Clairs obscurs*, infimes au vu de la grande Histoire, sont très ancrées souvent, elles aussi, dans un espace.

Ce jeu de renvois, je l'ai poussé très loin dans *Les Carmes du Saulchoir*¹⁷. Les photos de ma ville natale détruite, comme les images des confins de la ville actuelle, dialoguent avec des visages d'écrivains, de plasticiens ou d'aliénés ravagés par le xx^e siècle, tous saisis par Marc Trivier. Tous sont décrits dans l'articulation de leur geste à l'Histoire. Le dialogue est, quant à lui, démultiplié par des jeux de renvois textuels typiques d'une certaine modernité¹⁸ que tend à proscrire l'aujourd'hui. La couverture est de Sarah Kaliski,

15. On se reportera notamment à « Étrangeté et Engagement », *Revista de filologia francesa*, n° 2, J. Del Prado (éd.), *Poesia Siglo XX, El lenguaje en sus límites*, 1992, p. 207-219. Ou à « La Rature et le Désir », dans Ginette Michaux (éd.), *La Poésie brève*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 2001, p. 115-167.

16. Marc Quaghebeur, *Clairs obscurs*, Le Temps qu'il fait, 2006.

17. *Id.*, *Les Carmes du Saulchoir*, *op. cit.* J'ai expliqué l'enracinement de ce texte au colloque organisé en 2006 à Lille par Claude Millet et consacré à « La circonstance lyrique » (actes à paraître en 2011, Bruxelles, Peter Lang).

18. Cf. Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, Éd. de Minuit, 2009.

dont la peinture peut se mettre à l'enseigne des « Assassins du xx^e siècle »¹⁹.

Dans le roman que je viens d'achever, enfin, *Les Grands Masques*, je me suis livré à une écriture qui témoigne d'une autre ambition mais n'est pas sans lien avec les œuvres qui le précèdent. Les deux personnages centraux ont l'âge du siècle écoulé. Deux autres personnages (de la génération d'après-guerre) retrou-

vent des traces d'entrecroisements essentiels, qui renvoient à l'Histoire tout autant qu'aux histoires. J'ai tenté ainsi de produire une forme de restitution des grandes contradictions et drames du xx^e siècle européen – grand-Art inclus.

Comme un adieu sans doute à ce qui s'éloigne – ce dans quoi s'est opérée ma première rencontre avec l'Histoire ?

19. J'ai notamment évoqué cette œuvre et ce parcours dans le livre en tête-bêche *Le Dédoublément du regard. Sarah Kaliski: peintures, Marc Trivier: photographies*, publié par le Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, en 1994, à l'occasion de l'exposition homonyme.